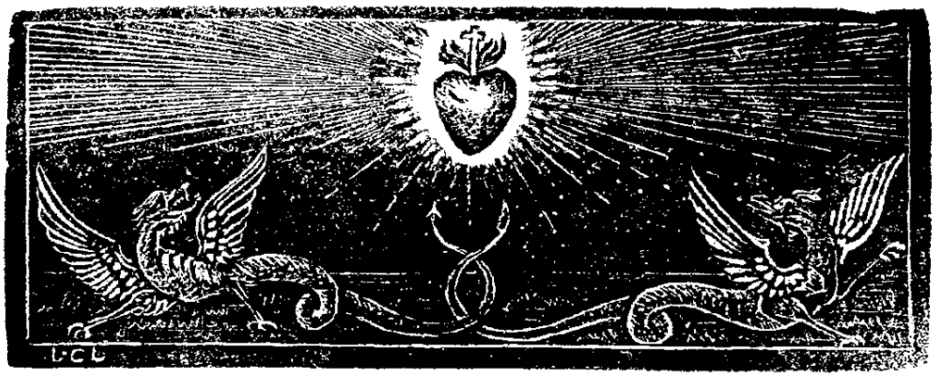

L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LA PANTHÈRE.

L'Emblématique chrétienne, dans son cadre particulièrement réservé au Seigneur Jésus, a gratifié la Panthère d'un rôle tout fait de beauté et de poésie.

Comme pour le plus grand nombre des animaux qu'elle a choisis, elle a bâti aussi, pour la Panthère, son thème allégorique sur ce que les civilisations d'avant elles ont raconté de vrai ou de fabuleux touchant les qualités physiques et les habitudes de vie de ce bel animal. Et c'est dans les paganismes préchrétiens qu'il faut chercher les débuts de sa faveur dans le domaine des liturgies, et dans celui des arts religieux.

I. — LA PANTHÈRE CHEZ LES ANCIENS ÉGYPTIENS.

Sur les très anciens monuments d'Égypte, la fourrure si belle de la Panthère, la « nébride », apparaît comme utilisée, déjà, dans la liturgie courante et dans les cérémonies des mystères. Les peaux qu'on plaçait devant Osiris ou devant Anubis provenaient de panthères sacrifiées rituellement comme animaux typhoniens. La nébride de panthère servait aussi de vêtement, d'enveloppe, au dieu Anubis, le dieu des morts, qu'elle mettait ainsi en rapport avec l'idée d'une seconde naissance, puisque le sens originel du nom de cette nébride, *out*, peut être rapproché de celui du sein maternel, *vulva*[1].

Dans les rites funéraires, la peau de panthère qui servait de lit au mort, représentait pour lui « la bonne sépulture ». L'imagerie sacrée d'Égypte montre la peau de panthère, en trois exemplaires réunis, sous les formes stylisées reproduites ci-contre : d'abord l'amulette *mest* (Fig. I) que l'on déposait dans les tombeaux, et le signe hiéroglyphique *mes* (Fig. II) qui signifie « naître » ou « enfanter[2] ». Nous voyons donc encore par ces signes que la Panthère était alors un idéogramme relatif à l'éclosion de la vie ; et, par extension, elle devenait, en certaines circonstances, symbole de force et de résurrection[3].

---

[1] Voir Parthey, *Vocabularium coptico-latinum*, p. 124 ; ap. Alex. Moret, *Mystères égyptiens*, p. 16.
[2] Cf. Alex. Moret, *op. cit.* p. 61, fig. 21.
[3] Chan. V. Davin, *La Capella Greca*..., in *Revue de l'Art Chrétien*, t. XXVIII, p. 40.

Fig. I. — L'amulette *mest* des Égyptiens.

Fig. II. — L'hiéroglyphe *mes* des Égyptiens.

Au déclin de la religion égyptienne, les prêtres se couvraient encore, comme aux temps anciens, de peaux de panthères pour l'exercice des fonctions cultuelles[1] (Fig. III). Aussi, pour cet usage, plusieurs pharaons imposèrent-ils comme tribut, aux nations qu'ils subjuguèrent, l'envoi de peaux de panthères ; c'est ainsi que, sur une même inscription de Karnak, nous les voyons figurer parmi les redevances annuelles que le Pays du Pount, et une autre région de lui voisine, devaient au pharaon Thoutmès III[2].

Fig. III. — Horus Ioun-Moutef vêtu de la peau de panthère.
— Tombeau de Séti I. — (Cf. Moret, *Myst. Égypt.* p. 76).

II. — LA PANTHÈRE EN CRÈTE ET EN GRÈCE.

Comme les prêtres d'Égypte, et probablement à leur imitation, ceux de da Crète, dès l'époque mycénienne, se revêtaient, en manière de jupe, de la nébride de panthère[3].

---

[1] Cf. É. Amélineau, *Saint Antoine et le Monachisme chrétien en Égypte*, V.
[2] E. de Rougé, *Inscript. de Karnak*, in *Rev. Archéol*. 2e sér. t. II, (1860), p. 301 et 303.
[3] G. Glotz, *La civilisation égéenne*, liv. III, IV, p. 307.

La mythologie et les arts grecs, à leur tour, l'adoptèrent pour en draper Dionysos, Bacchus, et nous voyons des figurines de bronze qui représentent le souple animal enguirlandé des feuilles de lierre ou de pampres consacrés à ce dieu[1]. De semblables statuettes sont nombreuses dans les grands musées ; notons surtout celles du Vatican, de Madrid, de Cagliari[2] (Fig. IV).

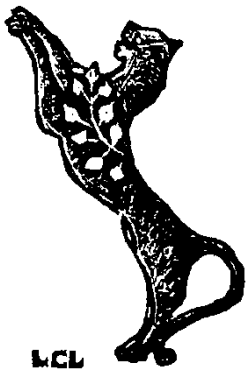

Fig. IV. — La Panthère bacchique.
— Figurine d'art grec, en bronze.

Ailleurs, la queue elle-même de la Panthère s'orne des feuilles de vigne bacchiques, comme la branche d'un cep[3]. Souvent la Panthère est représentée couchée au pied des statuettes du dieu Dionysos ainsi qu'on le voit au Musée Guimet de Paris, au Louvre et au Musée de Berlin[4] ; parfois, aussi, la tête de la Panthère, ou sa figure entière, entrait dans l'ornementation des trépieds bacchiques, et là, nous abordons le plus élevé des aspects de Dionysos qui faisait de lui, chez les Grecs, une des images du Verbe divin, par quoi certains rapprochements allégoriques ont été osés entre le Christ-Jésus et ce dieu : une statuette en terre cuite, de facture alexandrine et datant de la civilisation égypto-hellénique, représente « le Dieu du Verbe » sous la figure de Dionysos enfant, pourvu de jeunes ailes, couronné de feuillage et montrant du doigt sa bouche, organe du Verbe, pendant que son autre main tient une corne d'abondance pleine de raisins[5].

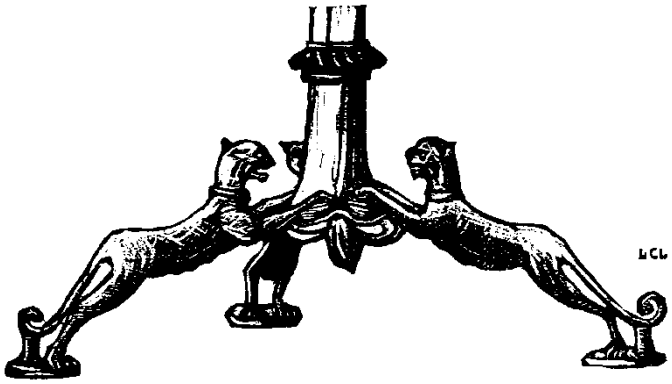

Fig. V. — Pied de candélabre grec de la collection Campana.

Très fréquemment, aussi, la Panthère a été mise en rapport avec l'idée de la Lumière et sa figure sert souvent de support aux candélabres antiques ; témoin, entre autres, le bel exemplaire de

[1] Cf. S. Reinach, *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine*, t. II, p. 723-727.
[2] *Ibid.* t. IV, p. 64, n°s 1, 3, 8, etc.
[3] Cf. Carton, *Panthères bacchiques*, in Revue Archéologique, 3e sér. t. XL, (1902), p. 333, fig. 1.
[4] Cf. S. Reinach, *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine*, t. II, p. 119 et 121.
[5] Cf. Alex. Moret, *Mystères égyptiens*, II, p. 120.

l'ancienne collection Campana[1] (Fig. V) ; cela fait penser qu'à l'autre bout du monde, sur les anciens bijoux péruviens, le jaguar, proche parent de la panthère, apparaît comme animal sacré figurant l'image sidérale du soleil.

III. — CARACTÈRE PROTECTEUR DE LA PANTHÈRE.

À cause, peut-être, de son rôle liturgique, les Anciens attachaient à la peau de la panthère une vertu protectrice pour le cours ordinaire de l'existence humaine ; c'est pour cela qu'un vase grec de l'ancienne collection du chevalier Coghill montre deux guerriers armés de l'épée, de la lance, du casque et du bouclier combattant ensemble un centaure qui n'est protégé que par la nébride de panthère qu'il porte sur son bras gauche[2].

La même conception se retrouve en Crète, et nous avons vu qu'en Égypte elle était regardée comme se continuant même après la mort. En Grèce, elle revint, si l'on peut dire, de la seule peau à l'animal entier, et les Pythagoriciens attribuèrent même à la Panthère la vertu d'animal psychopompe qui guide et emporte les mortels vers le séjour des dieux, les protégeant ainsi jusqu'au port définitif ; voilà pourquoi dans la décoration d'une basilique pythagoricienne de Rome nous voyons, à côté des ascensions de Ganymède et de l'une des Leucippides, enlevés au ciel, une bacchante qu'une panthère emporte dans l'espace (Fig. VI) : « Assise, sereine et triomphale, sur l'échine domptée d'une panthère bondissante, elle a déjà perdu de vue notre humble monde, et la bête qui l'emmène se cabre dans le vide : ce n'est assurément ni dans la jungle indienne, ni dans les vallons de Nysa, c'est au ciel que Bacchus (par le moyen de sa panthère emblématique), attire cette bacchante[3] ». Ailleurs, c'est Arianne, l'épouse de Dionysos, que la Panthère emporte vers son époux divin, et dont elle assure la sécurité[4]. Et c'est à elle, aussi, qu'est confié le transport assuré d'Éros, l'Amour enfant, l'Amour fragile[5] (Fig. VII).

Fig. VI. — La Bacchante à la Panthère.
— Basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure, à Rome.

[1] Voir *Magasin Pittoresque*, t. XXI, (1863), p. 28, grav. 3.
[2] *Peintures de Vases grecs*, in *Magasin Pittoresque*, t. XXVIII, p. 331.
[3] J. Carcopino, *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, p. 109 et pl. VII.
[4] Voir S. Reinach, *Rép. de la Statuaire grecque et romaine*, t. II, vol. I, p. 409, fig. 5.
[5] *Ibid*. t. IV, p. 289, fig. 1.

Fig. VII. — La panthère portant Éros ;
figurine grecque en bronze.

IV. — LA PANTHÈRE DANS LE SYMBOLISME CHRÉTIEN.

On comprend la richesse d'allégorie qu'offrait à l'emblématique chrétienne le symbolisme antique de la Panthère avec ses caractères d'amie de la lumière, d'animal psychopompe, avec la grâce secourable attachée au port de sa dépouille, talisman de force et de protection pendant la vie terrestre dans laquelle s'élaborait pour l'homme, au-delà de la mort, une seconde naissance ; aussi l'école emblématique d'Alexandrie, qui chercha partout dans le passé religieux de son pays des images allégoriques du Christ promis au monde, put-elle penser, au sujet de cette dépouille précieuse qu'ainsi que la Panthère des mythes antiques ne devenait pour l'homme source de protection et creuset de nouvelle vie que par sa mort, de même aussi ce ne fut que par le sacrifice de sa vie que le Christ a surtout mérité à l'homme la grâce divine et la vie éternelle.

Dans l'Occident même, nous voyons figurer la Panthère dans l'art chrétien primitif : Une lampe chrétienne de Carthage que cite Dom Leclercq[1] après le P. Delattre[2], est ornée d'une Panthère qui allaite ses petits (Fig. VIII), et le même savant bénédictin mentionne ailleurs des plaques de pierre ornées de la Panthère, de facture probablement païenne, qui dans la catacombe romaine de Saint-Pretextat fermaient des sépultures chrétiennes.

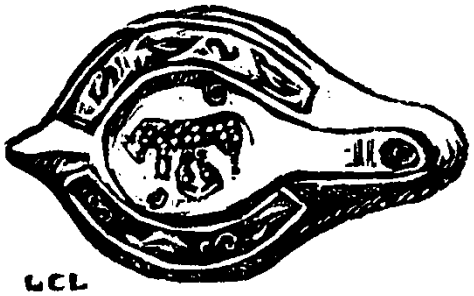

Fig. VIII. — La Panthère sur lampe chrétienne de Carthage.

Il faut reconnaître cependant que la représentation de la Panthère est restée très limitée durant les premiers siècles ; et pourtant, dès cette époque, alors qu'au IIIe siècle l'empereur Gallien la faisait représenter sur ses monnaies, le *Physiologus*, premier ouvrage de symbolique chrétienne, et les

[1] Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* fasc. LXXXIV, col. 1129, n° 233, et fig. 66, n° 26.
[2] R. P. Delattre, *Rev. de l'Art Chrétien*, an. 1892, p. 227, n° 725.

écrits similaires, maintenaient la Panthère en possession de toutes les louanges exagérées et de toutes les fables flatteuses dont les Anciens l'avaient gratifiée.

En effet, Aristote[1], Elien[2], Pline[3], Antigone Corystius[4], et autres auteurs avaient déjà prêté à la panthère la faculté d'émettre un parfum d'une suavité exquise, comparable et supérieur à ce que sont, dans la réalité, les arômes des muscs de la civette et de la genette[5]. Ces vieux auteurs et, après eux, les premiers symbolistes chrétiens, expliquaient par ce délectable parfum l'irrésistible et fabuleuse attraction que la Panthère exercerait, d'après eux, sur les autres animaux qui, seuls, ont la faculté de le percevoir.

Les auteurs chrétiens allèrent encore plus loin, car, pour pouvoir plus commodément adapter un rapprochement allégorique entre le Christ et la Panthère des Anciens, ils ajoutèrent que, seuls entre tous les animaux, le dragon et le serpent, au lieu d'être amoureusement attirés par le parfum de la panthère en sont, au contraire, tellement importunés qu'ils fuient au loin dès qu'ils en perçoivent les premières effluences.

La Panthère devient par là l'un des plus satisfaisants emblèmes de ce que la spiritualité chrétienne appelle « la bonne odeur de Jésus-Christ », et les maîtres lui appliquèrent ce passage du *Cantique* de Salomon : « Quelle est celle qui monte du désert — comme une colonne de fumée — exhalant la myrrhe et l'encens — et tous les aromates des caravanes[6] ? ». Et d'autres, voyant toujours en elles l'image du Seigneur la saluèrent de ces autres paroles que la liturgie romaine a fait entrer dans l'Office de ses Saintes : *In odorem unguentorum tuorum currimus, adolescentilæ dilexerunt te nimis* « Nous courrons à la suave odeur de vos parfums, et nos adolescents vous aiment éperdument[7] ». Et c'est en ce même esprit que le Bestiaire de Pierre le Picard, XIIIe siècle, applique à la Panthère cet autre passage du Cantique « l'odor de tes oignements est odorables sur tos laituaires » (l'odeur qui te parfume est plus délectable que toutes les senteurs des aromates).

Avec les Anciens, ces mêmes symbolistes chrétiens regardèrent aussi la Panthère, ainsi que la Licorne et l'Éléphant, comme l'un des trois animaux considérés comme chastes, en raison de quoi les artistes du Moyen-Âge les ont attelés ensemble au char allégorique de la Virginité. On retrouve cette idée jusqu'au XVIIIe siècle, notamment sur une miniature du temps de la Renaissance que possède la Bibliothèque Nationale de Paris[8].

D'autres imaginatifs prétendaient que les panthères avaient le secret de rendre nuls les effets des venins, et pouvaient aussi manger impunément les viandes empoisonnées, ce dont les Hyrcaniens se seraient servis pour les capturer[9] ; et en cela ils virent encore l'image du Christ immarcescible qui vécut au milieu des hommes, dans l'atmosphère du péché, sans rien ressentir de sa contagieuse corruption.

---

[1] Aristote, *Hist. des Animaux*.
[2] Elien, *Hist. des Animaux*.
[3] Pline, *Hist. Naturelle*, VIII, 23, et XXI, 18.
[4] Antigone, *Hist. mirab*. XXXI.
[5] Voir Matthioli, *Commentaires de Dioscoride*, éd. de 1565, p. 32 ; et Buffon, *Œuvres complètes*, éd. Duménil, 1835, t. V, I, p. 326.
[6] Salomon, *Le Cantique des Cantiques*, III, 6.
[7] *Ibid.* I, 3 ; et *Bréviaire romain. — Office des Stes Femmes*, 1ères vêp. ant. 2.
[8] Cf. Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrétienne*, t. II, liv. XV, p. 221 et 235.
[9] Ap. Vincent de Beauvais (XIIIe s.), in *Speculum majus*. liv. XIX, 200.

V. — LA PANTHÈRE DANS LES BESTIAIRES DU MOYEN-ÂGE.

Voyons maintenant comment la plume naïve des symbolistes du Moyen-Âge a fait à Jésus-Christ l'hommage de ces vieilles fables relatives à la Panthère : Nous y retrouverons tout leur idéalisme, toute leur foi, tout leur fervent amour.

Au XIIe siècle, Guillaume de Normandie, en son Bestiaire divin, après avoir chanté la beauté de la Panthère ajoute :

« Totes bestes communaument.	*Toutes bêtes communément,*
Fors le dragon tant'solement,	*Sauf le dragon tout seulement,*
Aiment toz dis sa compaignie ;	*Aiment vous dis-je sa compagnie* ;
Mais eil la het tote sa vie.	*Mais lui la hait toute sa vie.*
Quant ceste bestes est saoulée,	*Quand la panthère s'est bien saoulée*
Ou en monteigne ou en valée,	*En montagne ou bien en vallée,*
De boesnes viandes plusors,	*De plusieurs bonnes viandes,*
Nule beste ne quier mellors.	*Nulle proie meilleure ne cherche plus.*
En sa fosse s'en entre et pose,	*En sa tanière entre et s'arrête,*
Desque ou tiers ior dort et repose.	*Durant trois jours dort et repose.*
Au tiers ior, quant ele est levée[1].	*Le troisième jour s'étant levée*[1]
Et de dormir bien saoulée,	*Et de sommeil bien contentée,*
Donc giete un si grand muiement.	*Elle jette un si grand rugissement*
Qu'on la puet dir clerement.	*Qu'on la peut entendre clairement*
De trestot le pais entor.	*De tout le pays d'alentour.*
Donc ist une tant boene odor.	*Lors donc sort une si bonne odeur*
De sa boche, por vérité,	*De sa bouche, en vérité,*
Qu'en tote la veisinité.	*Que dans tout le voisinage*
N'a nule beste qui se tienge.	*Aucune bête ne se peut retenir*
Que maintenant a le ne vienge.	*De venir à l'instant à elle.*
A le viennent totes ensemble.	*À elle toutes viennent ensemble*
Por l'odor qui boene lor semble,	*Pour l'odeur qui bonne leur semble,*
Et totes sevent la pantière ;	*Et toute suivent la panthère* ;
Mais le dragon s'entret arrière.	*Mais le dragon fuit en arrière*
Si tost comme sa voiz entend.	*Aussitôt qu'il entend sa voix*

[1] Cf. Hugues de Saint-Victor (mort en 1140), *De Bestiis*, chap. XXIII, 426.

El la doucor de l'odor sent.	*Et qu'il perçoit la douce odeur*
Ne la puet longuement soffrir.	*Qu'il ne peut longtemps souffrir*
.....	.....
En ceste beste, sanz dotance,	*En cette bête, sans aucun doute,*
A moult belle senefiance.	*Est grande et belle signification* :
Et senefe, sanz error,	*Et signifie, sans erreur,*
Ihesu Crist notre Sauveor,	*Jésus-Christ notre Sauveur*
Qui par sa grant humilité	*Qui par sa grande humilité*
Vesti notre charnalité[1]...	*Revêtit notre nature charnelle*[1].

Le *Bestiaire Arménien* du Moyen-Âge, traduit et publié par le savant jésuite Charles Cahier[2], nous dit aussi que la Panthère, après s'être repue, dort pendant trois jours au bout desquels elle se réveille. De même N.-S. est ressuscité au bout de trois jours après avoir assouvi sa faim, c'est-à-dire après avoir achevé sa mission terrestre. Quand la Panthère s'éveille, elle pousse un grand cri, de toute la force de sa voix, et de sa bouche s'exhale un souffle odoriférant, et les bêtes accourent vers cet enivrant parfum. « C'est ainsi que le Christ, étant ressuscité, fit sentir un parfum très doux et très attirant à ceux qui étaient près de lui et à ceux qui étaient éloignés, et répandit ainsi la paix sur la terre comme au ciel ainsi que le dit l'Apôtre : la paix, la sagesse, la bénignité et la patience de N. S. sont riches de variétés comme l'est la robe de la Panthère, au dire des moralistes, car les Écritures ne mentionnent pas les animaux sans quelque mystère ».

Pour en finir, en ce qui concerne la Panthère, avec ces naïfs et savoureux écrits des temps capétiens, ajoutons que le *Bestiaire* de Pierre le Picard, XIIIe siècle, étudié aussi par le P. Ch. Cahier nous dit que : la bête nommée panterre est de belle diverse couleur et que, d'après le *Physiologus* le dragon la hait fort. Quand elle a capturé sa proie elle s'en repait et va se reposer trois jours, après quoi, se réveillant, elle répand une odeur si merveilleusement douce que la forêt s'en remplit au loin, et que les bêtes qui s'y trouvent s'assemblent et vont vers elle ; mais que le dragon, dès qu'il sent ce pénétrant parfum s'enfonce dans sa souterraine demeure, alors que les autres bêtes suivent la panthère embaumée, et plus elle va, plus elle vont aussi[3].

Et le bon Pierre de Picardie conclut ainsi : « Nostre Sire Ihésu Crist, il est vrai panterre qui attira pas sa sainte incarnation tout l'humain lignage que le dragon — c'est le diable — tenoit en mort. Ce que la panterre mange, dont elle se saoule, figure comment Nostre Sire Ihésu Crist fut saoulé des écharnissements des Iuifs, des tormens, des bufes, des torchéneries (sévices de tous genres), des espines, des escopements, des clous fichés en ses mains quant Iuifs le pendirent en croix et abreuvèrent de fiel et d'aisill et transperchièrent ses côtes de la lance ; et, de tout cela ! estant saoulé reposa trois jours en sépulture, puis ressuscita. Alors tous les peuples le suivirent à sa voix et à son parfum, car les bestes diverses suivent la panterre ; seul li diable fut éloigné et vaincu[4] ».

Ainsi, de nos provinces de France jusque dans l'orientale Arménie c'était alors le même enseignement symbolique, servi par des interprétations absolument identiques.

---

[1] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire divin*, éd. Hippeau, p. 257.
[2] Ch. Cahier, in *Nouveaux mélanges archéologiques*, (1814), p. 128 et suiv.
[3] Voir texte intégral, Ch. Cahier, in *Mélanges archéologiques*, t. III, p. 235-238.
[4] *Id.*

Je reproduis ci-contre la naïve miniature du *Bestiaire* de Pierre le Picard, XIIIe siècle, qui est à la Bibliothèque de l'Arsenal. Nous y voyons les bêtes suivre la Panthère, et le dragon s'en éloigner[1] (Fig. IX).

Fig. IX. — Les bêtes suivant la Panthère à son parfum, et la fuite du dragon.
— Miniature de la Bible de l'Arsenal. — XIIIe s.

VI. — LA PANTHÈRE DANS LE BLASON NOBILIAIRE.

Dans nos contrées occidentales, l'Héraldique nobiliaire au Moyen-Âge, en ce qui concerne la Panthère comme en quasi toutes choses, fut en accord avec l'esprit des *Bestiaires* qui présida à sa formation ; mais dès la fin du XVe siècle, quand l'esprit premier du Blason se corrompit sous le souffle du néo-paganisme, les héraldistes firent partager à la Panthère emblématique le mauvais lot réservé jusque là au Tigre : Férocité, implacabilité, brutalité et félonie.

La Colombière raconte, après d'autres auteurs de son temps, que, trois ou quatre siècles plus tôt, Jean de Vermandois aurait été condamné pour un fait de félonie à perdre les armoiries de sa maison, et contraint à porter, comme marque infamante, un écu « de gueules à la panthère d'argent[2] ». C'est là un conte tardif qui ne présente aucune vraisemblance.

La première maison de Nesle a bien aussi porté fièrement ces mêmes armes au XIIIe siècle, mais à cette époque contemporaine de Pierre le Picard, le bel animal était encore en possession de son sens christique originel (Fig. X).

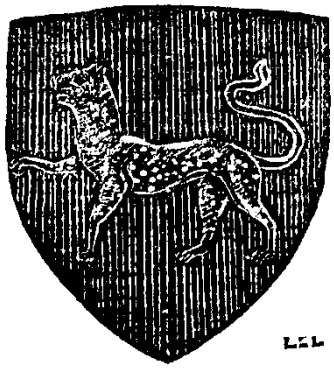

Fig. X. — La Panthère de la Maison féodale des Nesle, XIIIe s.

[1] D'après reproduction donnée par le P. Cahier, *Bestiaires*, *Mélanges Archéol*. t. II, pl. XXII.
[2] Voir Vulson de la Colombière, *La Science Héroïque*, éd. de 1669, p. 269 et 273, n° 112.

Durant le siècle dernier, Ed. Rouveyre a publié, à tort, comme étant « la plus ancienne figure héraldique du Griffon » une image médiévale de la Panthère, d'un caractère vraiment de trop grand style pour que je ne la reproduise pas ici[1] (Fig. XI).

Fig. XI. — Panthère héraldique.
— Art moderne français.

Il faut reconnaître que les *Armoriaux* et *Bestiaires* du Moyen-Âge ont souvent confondu la Panthère, avec le Léopard (et c'est encore l'erreur récente de Gévaert[2]), avec l'once et le jaguar, et aussi surtout, comme nous le verrons, avec le lynx. En fait, dans les peintures et sculptures de cette époque il est, le plus souvent, très difficile de distinguer les uns des autres ces carnassiers que les artistes d'alors ne connaissaient qu'imparfaitement.

VII. — LE TIGRE, ANTITHÈSE EMBLÉMATIQUE DE LA PANTHÈRE.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans l'emblématique chrétienne l'antithèse de la Panthère, c'est le Tigre, qui, pour elle est image de mort et fait figure de destructeur. L'Antiquité lui avait déjà attaché ce caractère et le représentait d'ordinaire dévorant une bête innocente, un agneau, une antilope ou un faon, par exemple, comme nous le montre une poignée grecque, en bronze, du Musée du Caire[3] (Fig. XII).

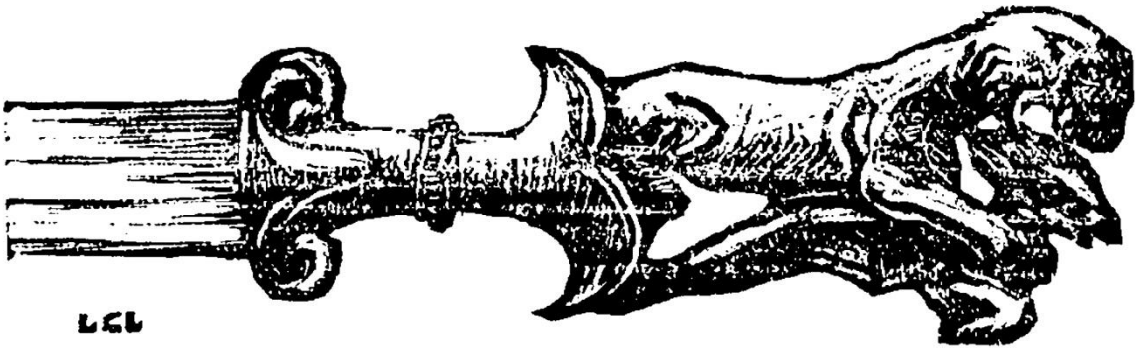

Fig. XII. —Le Tigre ; bronze grec du Musée du Caire.

[1] Ed. Rouveyre, *Connaissances nécessaires au Bibliophile*, p. 35.
[2] Gévaert, *L'Héraldique*, p. 50.
[3] S. Reinach, *Rép. de la Statuaire grecque et romaine*, t. IV, p. 477, n° 1.

En Orient, son pays, le Tigre fut au temps lointains, l'image de la Mort et c'est sans doute pourquoi il apparaît, comme opposition, derrière le Lotus, la fleur de Vie, sur un vase sassanide en argent, des premiers siècles de notre ère qui figurait dans l'ancienne collection du duc de Luynes[1].

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] Cf. *Magasin Pittoresque*, t. XXV, (1857), p. 69.